

NOTRE HÉROS

Jacques Capelle

8 mai 1946.

Je suis là, comme tant d'autres devant le monument aux morts de ma commune, à entendre la litanie interminable et lugubre des « Morts pour la France », de 14-18. Vient le tour des victimes de la dernière guerre. Un seul nom : Antoine Marchand.

Cette cérémonie terminée, la foule se rend rue de l'Abreuvoir, qui va changer de nom. Le maire, dans un silence religieux, dévoile la nouvelle plaque : Rue Antoine Marchand. Puis c'est le discours :

— Antoine Marchand, tu t'es sacrifié pour nous. Ta conduite héroïque a permis que nous remportions la victoire. Ton nom est à jamais gravé dans nos cœurs et nos mémoires...

Et je pensais :

— Arrêtez, monsieur le maire, vous allez nous faire croire qu'il a gagné la guerre à lui tout seul !

Après l'inauguration, tout le monde se rend à la mairie pour partager le verre de l'amitié.

Beaucoup me questionnent : Tu étais dans la Résistance toi aussi ! Tu as participé à cette opération ? Si on connaissait le salaud qui l'a dénoncé, on le buterait avec grand plaisir ! D'autres ajoutent : Et quand on pense que sous la torture, il n'a pas dénoncé ses camarades de combat ! Quel homme !

Que leur dire ? Je réponds évasivement et m'éclipse très vite. Ces conversations me deviennent insupportables. Pas question que je dise ce que je sais !

Antoine, c'était mon cousin. Nés la même année, nous avons fait notre scolarité ensemble, à l'école primaire. Après mon certificat d'études je partis à l'usine. Je n'étais pas un mauvais élève, mais les études ne m'attiraient pas particulièrement, et surtout, il fallait ramener de l'argent à la maison. Antoine était brillant et ses parents avaient du bien. Collège, lycée, études d'ingénieur. Tout lui réussissait. Il n'avait pas le triomphe modeste et se moquait facilement des

autres. Là où il ne brillait pas, gymnastique, dessin, musique, il disait qu'il fallait bien laisser quelque chose aux imbéciles.

Comme il était beau garçon, toutes les filles lui tombaient dans les bras. Quand il voyait l'un deux sortir avec une fille, il s'arrangeait pour la conquérir, et une fois l'opération réussie, la laissait tomber ! Ses amis étaient rares, pourtant j'en faisais partie.

Cherchant toujours à se faire remarquer, il décida de ne plus écrire à la main, mais à la machine, considérant que ce cela révélait un autre standing. Il acheta la meilleure de l'époque, une Underwood et une méthode pour taper avec ses dix doigts. Quand j'allais chez lui, il était très fier de me la montrer et de faire une démonstration de ses talents. Mais il râlait après le fabricant parce que la lettre « a » n'était pas parfaitement alignée avec les autres. J'avoue que cela ne sautait pas aux yeux et qu'il devait être le seul à l'avoir constaté.

Quand la guerre commença, nous étions trop jeunes pour y participer. D'abord, il y eut la « drôle de guerre », pendant laquelle il ne se passa rien, puis les combats brefs, qui amenèrent la France à capituler en juin 40 après seulement un mois et demi d'affrontements.

Habitant la zone sud, nous étions relativement tranquilles. Tout se gâta dès novembre quarante-deux quand les Allemands occupèrent la totalité du pays. Et à sentir franchement mauvais quand le S.T.O. (Service du Travail Obligatoire) fut instauré. N'ayant pas d'atomes crochus avec la gent teutonne et l'idéologie nazie, je fis comme beaucoup d'entre nous : je rejoignis le maquis. J'avais proposé à Antoine d'être des nôtres, il déclina l'invitation. Il n'avait pas d'amitié particulière pour l'occupant mais considérait qu'un homme de plus ou de moins dans la résistance ne changerait pas le cours de l'histoire. De plus, il ne craignait pas le S.T.O. car il travaillait dans l'entreprise paternelle qui fournissait les Allemands ; et les affaires étaient prospères !

Il fut fusillé fin juin 1944, à la suite d'une dénonciation, disait-on. Il aurait avoué sa participation au déraillement d'un train transportant armes et munitions vers le front de Normandie. Le problème, c'est qu'il n'y était pas ! Et je suis bien placé pour le savoir : j'étais avec deux autres camarades responsables de ce sabotage. Je suis le seul témoin, les deux autres résistants ayant été tués dans un combat auquel je n'avais pas participé. Puis notre petit réseau fut décimé et je dois être le seul à connaître la vérité.

A la libération, monsieur Marchand ne fut pas inquieté par la nouvelle autorité. Bien sûr, il avait magouillé avec les Allemands, mais la conduite héroïque de son fils lui évita la prison : pas de double peine.

En 1948, je fus embauché à la préfecture pour m'occuper des archives, travail à l'époque peu épuisant, qui me laissait du temps libre. J'avais repéré dans un coin de mon domaine quelques cartons. C'étaient des archives allemandes que l'occupant n'avait pas eu le temps d'emporter lors de son départ, en juillet 44. Je n'ai pas étudié l'allemand, mais étant curieux de nature, je feuilletai les documents. Quelle ne fut pas ma stupéfaction quand je découvris la lettre de dénonciation ! Anonyme, bien sûr et tapée à la machine à écrire. En regardant attentivement, je vis que les « a » présentaient un très léger défaut d'alignement ! Ce texte avait été rédigé sur la machine d'Antoine, mais par qui ? A ma connaissance, trois personnes y avaient accès : ses deux parents et la bonne. Si cette dernière avait été une jeune fille séduite par Antoine puis délaissée comme il en était coutumier, elle aurait été la coupable à coup sûr. Mais Marijo, célibataire, travaillant chez les Marchand depuis plus de vingt ans, et ayant élevé Antoine comme un fils, l'adorait, lui passait tous ses caprices et excusait ses facéties et autres tours pendables.

Le mystère restait entier.

Il y a peu de temps que je crois connaître la vérité. Alors que j'étais en consultation chez mon médecin généraliste, le docteur évoqua ces heures sombres.

— Tu étais ami avec Antoine, un des rares, et son parent en plus. Je vais te confier quelque chose, mais n'en parle jamais, je démentirais.

— Quand Antoine fut fusillé, il lui restait peu de temps à vivre. Il se savait atteint d'une saloperie qui devait l'emporter à court terme. Il ne voulait pas que ça se sache et même m'a fait promettre de détruire son dossier médical après sa mort.

Je ne dis rien au praticien de ma découverte.

Aussitôt je réfléchis. Et puis l'illumination. J'avais compris ! Il s'était dénoncé lui-même !

Avec son ego surdimensionné, Antoine avait toujours voulu être le meilleur, le premier, celui devant qui on s'extasiait. Même sa mort ne devait pas être quelconque ; hors de question pour lui de sombrer dans l'oubli. Alors, il imagina ce stratagème, brillant, il faut l'avouer. Chapeau l'artiste !

Et maintenant, que faire ? Je possède la lettre de dénonciation, mais j'ignore si la machine à écrire existe toujours. D'autre part, j'ai un témoignage oral inexploitable. Je ne me vois pas en train d'essayer de « déboulonner la statue d'un héros mort » ! Je me ferais insulter, conspuer. La population peut croire ce qu'elle veut, je m'en moque. Vous allez peut-être penser que je suis mesquin : quand je me déplace dans le village, je n'emprunte jamais la rue Antoine Marchand, quitte à faire un long détour.

Les Meilleures Amies

Solène Durand

Je traverse discrètement le jardin, les bras chargés d'une quiche aux courgettes. Les convives de Mél sont en effervescence : Monsieur et Madame Franchon, les aimables octogénaires du coin de la rue, toujours enclins à prodiguer le conseil que personne n'a sollicité ; Margot, l'adolescente youtubeuse à ses heures, qui confond le talent avec la popularité ; Esteban, trentenaire efflanqué, qui vient de quitter le cocon parental, découvrant par la même occasion les temps de cuisson menant de l'œuf mollet à l'œuf dur. Parents et voisins ont répondu présents pour célébrer les quarante ans de Mél. En ce jour de grâce, elle trimbale sa jovialité d'un groupe à l'autre, ses coups de hanche compensant le dénivelé des talons aiguilles qui s'introduisent dans la terre meuble. Déposée sur la table en bois, près du gâteau rose glacé arborant le « Happy Birthday » de circonstance, ma quiche paraît modeste. Mél s'approche, rayonnante, les pattes d'oie dissimulées sous une couche de fond de teint bon marché.

— Ma chérie, je suis tellement heureuse de te voir ! Tu m'as manqué ! Mets-toi à l'aise, les petits fours sont par ici.

Elle me claque une bise tonitruante sur la joue et s'en retourne aussi sec à ses grillades dont émanent d'épaisses volutes grisâtres

— Merci Mél.

Je ne suis pas sûre qu'elle ait entendu mes deux mots aimables. Nos retrouvailles sont cordiales, mais aussi plates que l'encéphalogramme d'un insecte collé sur du papier tue-mouche. Comment soupçonner que nous avons été si proches pendant vingt ans en nous observant aujourd'hui ?

Je me glisse vers Monsieur et Madame Franchon, penchés l'un vers l'autre. Madame chuchote à l'oreille de Monsieur, qui hoche la tête d'un air entendu, un verre d'alcool coincé entre ses doigts épais. M'apercevant du coin de l'œil, ils se redressent et m'adressent leur plus beau sourire mondain.

— Bonjour Stéphanie. Comment allez-vous depuis tout ce temps ?

— Bien Madame Franchon, je vous remercie.

— C'est agréable de voir toute cette jeunesse par une si belle journée. Vous ne trouvez pas ? Mél s'est surpassée. Qui aurait cru qu'elle remonterait si vite la pente après toute cette histoire ?

Nous y voilà. Madame Franchon a au moins le mérite de médire tout haut ce que chacun murmure tout bas.

— C'est ce qu'il aurait voulu.

— Vous croyez ? C'était un homme discret. Qui peut savoir ce qu'il penserait de ce barbecue dispendieux un an à peine après sa disparition ?

Comme pour ponctuer la phrase de Madame Franchon, Mél m'adresse un signe de la main, en arborant un rictus d'un rouge outrancier.

— Excusez-moi Madame Franchon, je n'ai pas salué tout le monde.

Je joins le geste à la parole et me dirige sans me retourner vers la jeunesse qui fait tant saliver cette commère des beaux quartiers. Margot a le nez collé sur l'écran bleu qui lui sert de cervelle. Elle lève le bras, se compose une moue étrangement boudeuse pour une gamine de cet âge et se prend en photo. Tel un braconnier en safari qui étudie les habitudes des animaux sauvages qu'il traque, je ne peux détourner mes yeux de Margot, représentante d'une nouvelle espèce qui envahit de façon certaine nos territoires.

— Salut Stéphanie. Ça faisait un bail.

— Bonjour Margot. Oui, j'ai été pas mal occupée ces derniers temps.

Excuse minable pour ne pas dire que ma présence en ce lieu me vrille les intestins, que je me sens comme un devoir d'être là pour une vieille amie dont je me suis pourtant éloignée depuis plusieurs mois, par la force des choses.

— Tu peux me prendre en photo devant la terrasse ? Mes followers vont adorer.

— Ils vont adorer quoi ?

— Voir où il vivait avant de disparaître. Ce genre d'images a un succès fou sur internet.

Ça va booster la visibilité de ma chaîne de faits divers.

— Margot, je ne trouve pas que cela soit très respectueux envers Mél.

— Mais regarde la ! Elle est passée à autre chose.

Les paroles de Margot sont obscènes de vérité, transparentes d'évidence. Mél a tourné le dos à ce soir moite de juillet au cours duquel son mari a disparu. Elle a affronté avec dignité les interrogatoires serrés, les ragots et les regards en coin. Le mouchoir à portée de main, la féminité en berne, elle a remonté la pente petit à petit, notre amitié dégringolant derrière elle.

— Oui Margot. Tu as sans doute raison. Mais cela me gêne quand même.

Je délaisse sans plus de ménagement ce vautour 2.0.

Esteban m'interpelle, alors que je jette au fond de mon gosier un liquide ambré que j'espère être de l'alcool fort.

— Alors Stéphan ! Tu te joins à nous finalement. On se demandait si tu allais venir.

— Oui mais je ne vais pas rester longtemps.

— Toi aussi ça te met mal à l'aise tout ça ? Vous étiez proches quand même ! La police t'a questionnée ?

Rien de pire que l'interrogatoire du détective du dimanche.

— Oui Esteban. Comme nous tous ici, j'imagine.

— Je n'ai jamais trouvé cette histoire très nette. Disparaître entre sa maison et la station essence, sans même avoir pris son portefeuille !

— S'il y a eu enquête, c'est que cela n'est pas très net comme tu dis.

— Madame Franchon affirme que les disparitions sont toujours liées à des histoires de coucheries. Il avait une maîtresse, tu crois ?

— Je ne crois rien du tout Esteban. La police a fait son travail et je n'ai aucun jugement à porter sur le couple de Mél et Frédéric.

— Oui, mais toi tu les fréquentais beaucoup à cette époque. Tu dois savoir des choses !

— Tout ce que je sais, je l'ai dit à la police. Ecoute, je ne me sens pas très bien. Je suis contente de t'avoir revu mais je dois rentrer.

Peu m'importe ce qu'Esteban pense de mon départ précipité. Ils me dégoûtent tous autant qu'ils sont. Frédéric n'était pas un fait divers ou une attraction touristique pour ado en mal de vues sur internet. C'était un homme, avec ses rêves, ses envies. Ils ne savent rien et se repaissent de leurs cancans pour agrémenter leur brunch dominical. A défaut de suffoquer, un os de poulet coincé en travers du gosier, j'aimerais qu'ils s'étouffent dans leur honte. La bile au bord des lèvres, je m'éloigne au fond du jardin. Mél est sur mes pas, la mine inquiète. Pour moi ?

Elle me rejoint près du carré de roses. Ironie du sort, c'est à cet endroit précis que notre amitié a vacillé. Les Pierre de Ronsard et les Iceberg sont épanouies, leurs effluves plus entêtants que l'année passée.

— Stéph, ça ne va pas ?

Mél a quitté le masque stérile qu'elle arborait depuis mon arrivée. Nous voilà face à face, avec pour seuls témoins les pétales serrés comme des bouches cousues.

— Non Stéph, ça ne va pas. Je n'ai rien à faire ici. Je n'aurais pas dû venir.

— Tu le penses vraiment ? J'aurais été déçue. Tu es toujours ma meilleure amie. Mais tout a été si compliqué après la disparition de Frédéric.

— Tu peux le dire. Je constate toutefois que tu te portes mieux.

— Et alors ? Tu devrais te réjouir pour moi !

— Et qui se réjouit pour Frédéric ? Je ne m'endors jamais sans penser à lui. À ton coup de téléphone cette nuit-là.

— Vers qui d'autre aurais-je pu me tourner ? S'il te plaît Stéph, ne me juge pas. Je mérite une seconde vie. Et toi aussi. Il faut tourner la page.

— Je ne te trahirai pas Mél. Mais ne me demande pas de tourner la page. Je ne peux pas oublier ce qu'il s'est passé.

— Je comprends.

Mél recompose ses traits d'hôtesse de maison et m'abandonne près des fleurs, non sans avoir posé une main froide sur mon épaule dénudée. Une marque de tendresse ou une menace de constriction si ma langue devenait trop pendante ?

Les escarpins plantés avec dignité dans la terre détremée, Mél a rejoint les festivités. L'air de cette nuit-là était également humide. J'entends à nouveau les pleurs de Mél dans le combiné, entrecoupés de hoquets : « dispute », « accident », « chute », « sang ». Je n'avais pas demandé plus d'explications. Je n'en demanderais jamais. Lorsque je débarquai chez Mél, Frédéric gisait au sol, les yeux fixes et voilés.

Une brise soudaine malmène les buissons épineux que Frédéric taillait chaque année afin de leur insuffler le volume parfait et leur rendre la symétrie que les feuilles gorgées d'eau avaient

déséquilibrée. Il admirait l'élan de vie et la délicatesse de ces plantes, puisant leur force dans le sol tout au long de l'hiver, jusqu'à leur renaissance printanière.

Cette saison encore, Frédéric a permis aux roses de s'épanouir. Elles ont absorbé sa vigueur.

Kévin

Michèle Badel

Ils sont trois couvreurs ce matin-là sur le toit en ardoise de l'église de Beynost : deux hommes, la cinquantaine dépassée et un jeune de vingt-deux, vingt-trois ans. Entre eux une radio réglée sur Nostalgie.

Biche ô ma biche lorsque tu soulignes,

Au crayon noir tes jolis yeux,

Biche ô ma biche moi je m' imagine,

Que ce sont deux papillons bleus.

Les deux aînés sifflotent sur ce tube sentimental des sixties en repensant peut-être à un flirt de jeunesse mais le jeune homme lui, songe à Océane. Cette chanson a beau avoir soixante ans, on dirait qu'elle a été écrite pour elle. Océane et son large front, son nez très droit, ses lèvres bien dessinées et ses yeux d'un bleu si profond et lumineux qu'ils magnétisent tous ceux qui croisent son regard. Même au bout de dix-huit mois, Maxence avoue être subjugué par ces deux saphirs. Ils ont un tel pouvoir sur lui que parfois cela lui fait peur.

— Maxence, tu rêves ! Passe-moi plutôt l'équerre.

Maxence s'exécute et pendant un temps replonge le nez dans ses tuiles.

*Encore un matin, un matin pour rien,
Une argile au creux de mes mains
Encore un matin, sans raison ni fin,
Si rien ne trace son chemin.*

Pendant que Jean-Jacques Goldman s'égosille, Maxence reprend le fil de sa rêverie. Vivement qu'ils aient mis assez d'argent de côté pour s'installer sous le même toit avec Océane. Depuis peu il a un CDI mais elle, elle continue d'enchaîner stages, CDD et intérim. Ce n'est pas qu'il rêve d'une résidence pavillonnaire avec petit jardin et piscine gonflable, où s'ébroueraient deux gamins et un chien, mais il aimerait bien prendre son envol, quitter sa chambre d'enfant avec sa sempiternelle tapisserie à carreaux et sa collection de figurines Papo, que sa mère s'obstine à dépoussiérer chaque mois. Il finit par étouffer dans ce cocon. Il a besoin d'air, d'autres points de fuite pour ses yeux. Justement la semaine dernière il a regardé avec sa mère *Échappées belles*. Elle adore les émissions de voyage. Sa manière à elle de compenser une vie trop linéaire, toujours entre les mêmes murs, avec le même bonhomme, le même boulot, la même douleur. Cette fois-là c'était sur l'Australie. Des paysages à couper le souffle, des villes où s'affiche un art de vivre fait de plaisir et de dilettantisme. Les plages, le surf, la bière qui coule à flot pendant un match de rugby, la vie de camionneur à travers le bush. Un autre monde à seulement vingt heures d'avion... Soudain la voix de Maxime le Forestier sort Maxence de ses pensées.

*Toi le frère que je n'ai jamais eu,
Si tu savais ce que j'ai bu de mes chagrins en solitaire,
Si tu ne m'avais pas fait faux bond ...*

Maxence redresse brusquement la tête.

- Franck on est le combien aujourd'hui ?
- Le 14 pourquoi ?
- Pour rien.

Machinalement, le jeune apprenti se remet à clouer ses crochets de toit mais ses pensées roulent ailleurs. Kevin. C'est l'anniversaire de la mort de Kevin aujourd'hui. Et dire qu'il allait oublier. Depuis cinq ans pourtant, pas une fois il n'a manqué d'aller au cimetière. Au début sa mère s'y rendait toutes les semaines et puis le père y a mis le holà : elle s'enfermait dans son

chagrin. Les parents n'y montent plus guère que pour la Toussaint, ils en profitent pour fleurir les tombes des aïeux. Mais lui, il y tient à cette date. Comment va-t-il faire ? Ce soir il a rendez-vous avec Océane. Faire un crochet jusqu'à Villieu prend au moins une demi-heure. Ou décider d'y aller ce week-end, exceptionnellement ? Je ne t'oublie pas Kevin. Même si j'ai mis la moto à la casse parce que je ne supportais plus de passer devant chaque fois que j'allais au garage. Non je ne t'oublie pas, même si je n'ai encore jamais parlé de toi à Océane. Ça fait trop mal, tu comprends ? Un jour, quand je la présenterai aux parents, il faudra bien de toute façon, avec toutes les photos de toi qu'il y a dans le salon.

Punaise, on est le 14 et il allait oublier. Comment, c'est possible cinq ans tout juste après l'accident ? Une chose est certaine cependant, il ne dira jamais à personne comment les choses se sont vraiment passées ce jour-là. Il ne racontera jamais comment, sous le choc, ils ont volé ensemble dans l'air comme lorsqu'ils étaient dans le ventre de leur mère. Pas plus qu'il ne reviendra sur la déclaration qu'il a faite aux flics : « Oui c'est moi qui conduisais ». Ça servirait à quoi de dire que ce soir-là, c'était lui le capitaine de soirée mais qu'au moment de monter sur la moto c'est Kevin qui a pris le guidon, pour impressionner une fille qu'il venait de draguer. Kevin et ses yeux malicieux, Kevin et son sourire craquant qui sera mort puceau. Non, Maxence n'avouera jamais que depuis l'enfance c'est toujours Kevin qui décidait et lui, son jumeau pourtant, qui obéissait. Et que cette nuit-là comme à son habitude, il n'a pas moufeté, il s'est assis à l'arrière et il n'a pas remarqué que Kevin n'avait même pas attaché la sangle de son casque. Il ne dira pas sa peur quand il s'est rendu compte que son frère était vraiment bourré, qu'il lui a crié de s'arrêter pour passer devant maintenant que plus personne ne les voyait, que son frère lui a répondu "Fais pas chier", que ce sont ses dernières paroles avant l'impact.

À quoi bon dire la vérité, maintenant, hein ? À quoi bon ?

La cour des grandes

Bruno Brulet

Si je ne le regrettais pas vraiment, j'avais des scrupules. Dans quel pétrin m'étais-je fourrée ? Et sous prétexte d'un alibi stupide pour passer du temps avec Zoé, me coltiner du catéchisme à tire-larigot. « Tu ne regretteras pas ! » avait-elle fini par me convaincre, trop contente d'enlever le morceau. À la messe, chaque dimanche, ses parents, contrairement aux miens, ne plaisantaient pas avec la religion. Aussi, le jour où j'avais suggéré de faire ma communion, mon père, qui bouffait du curé comme pas deux, s'en était étranglé ! Ma mère, pragmatique, lui avait rappelé que pour arrondir nos fins de mois, il donnait la main au presbytère : des bricoles, un potager et le ravitaillement en eau de pluie !

Après huit mois, je n'en pouvais plus, tiraillée entre le don du Saint-Esprit, les Apôtres et autres Évangiles, ma meilleure volonté en vrac, lasse de faire mine d'y croire ! Ce que personne ne soupçonnait, pas même le curé auquel je refourguais mes bobards. « Oui, j'avais péché, menti, volé, juré, craché ! » Deux *patères* et un *navet* de manière à m'en tirer faisaient l'affaire le plus souvent. Piètre consolation : la perspective pour une fois, d'être au centre de l'attention ! Portée aux nues par l'assistance, majestueuse, l'aube tirée à quatre épingles, le cierge tenu haut tel un bâton de majorette. Majorette, ce rêve de gamine remisé aux oubliettes après que l'on m'ait jeté au nez mon poids. Des kilos traînés depuis le berceau, qui me dérangent moins pourtant dans le regard des autres, qu'ils ne chagrinent mes parents convaincus d'une certaine faute. Comble de l'ironie, ils flottent dans leurs habits. Quant à moi, faute de mieux je picore. « Psycho quelque chose », a expliqué le toubib, précisant que la puberté devrait m'étirer, m'affiner, me réduire. Et allez donc, 90 euros et quatre années de galère à tableur sur d'arrangeantes hormones. L'ennui pour les gros, c'est la privation qu'impose le complexe d'une culpabilité permanente. S'excuser presque de se nourrir ! Zoé, de moins en moins persuasive, mon engagement s'est réduit à peau de chagrin. L'Église m'aurait-elle déjà perdue ? Ma foi, toute relative, n'aura pas tenu. Il faut avouer qu'aux yeux du Tout-Puissant, j'ai plus à voir avec une chipie qu'avec un ange. N'ai-je pas l'an passé balancé deux grenouilles dans le bénitier ? À force d'en entendre parler, je voulais vérifier ! Personne ne l'a jamais su, même si mon père,

« pourvoyeur » zélé d'eau bénite, s'en est franchement douté. Disons que mon statut de fille unique arrange bien les affaires. Jamais une baffé en neuf ans !

Pour « l'eau du ciel », mon « père », le vrai, ainsi que « l'autre », celui de la paroisse, se sont arrangés, à charge pour le premier de ravitailler le second en eau de pluie. Un don du Seigneur, propre au salut de nos âmes, dixit ce dernier, intraitable sur la qualité. S'il savait pourtant, ce dont je ne me vanterai jamais, d'avoir remplacé le divin liquide par de l'eau du robinet. Regrettable accident, je l'avoue, même si ma tête en l'air ne plaide pas en ma faveur. Refus de priorité, monsieur le juge ! Je lève la main droite et je le jure ! L'arrosoir trônait au milieu de l'allée, désinvolte ! Un coup à me péter le genou. Miséricordieux cependant, puisqu'à mon bénéfice, il s'en est tenu là, renversé simplement. Ni vu, ni connu, j't'embrouille !

Et puis un jour, ma mère, mal fichue, était revenue d'urgence du boulot ; en matinée, ce qui n'arrive jamais. Suivie de près par mon père affolé. Nous étions là, Zoé et moi, à faire nos devoirs, ou du moins d'essayer. On profite du mercredi matin pour ça, libres comme l'air l'après-midi. Maman, d'habitude en bonne forme, faisait peine à l'entendre rendre tripes et boyaux. Le médecin, nonchalant, marmonna plus tard qu'il y avait pire maladie et malade moins gâté ! Que l'on ne soigne pas, semble-t-il, dispensé d'ordonnance et de médocs. Peut-être fallait-il se méfier de ce grippe-sou je-m'en-foutiste. Mon Papi le dit bien : « Les blouses blanches, moins z'on les voit, mieux z'on se porte ! » Peut-être aussi devrais-je me tenir à distance des portes ! Mes parents, occupés à leur sort, n'avaient pas fait gaffe. L'oreille à l'affût, les quelques mots échappés de leur chambre ne m'avaient pas rassurée. La phrase la plus mystérieuse recommandant qu'il valait mieux attendre avant de m'en parler, que certains enfants s'en remettaient difficilement et qu'aucune raison ne justifiait de me négliger. Allons donc, que me cachait-on ? Pompon sur le bonnet, ma mère exigeait des fraises ! Mon père, embarrassé de devoir la convaincre, de prendre d'ici la saison, son mal en patience. Idem pour des asperges que, bien qu'elle les déteste, elle réclamait en gratin ! Que pouvais-je bien espérer de Zoé quant à l'explication d'un tel chambardement ? Qu'avais-je à redouter de ce cataclysme annoncé. La mort de ma mère ? Une tumeur incurable la rongait-elle de l'intérieur ? Ainsi mes parents, pour mon bien, avaient, à la place d'un mensonge, choisi de se taire. À moi de faire mine à présent d'ignorer leur secret.

Je venais, par les rues étroites, au retour de l'école, de prendre une décision sur un coup de tête. L'évidence à laquelle je devais me rendre reconfortait autant qu'elle déconcertait. Un nom, à force de me triturer la cervelle, revenait en boucle. Celui du curé qui seul pouvait m'aider, assurée à coup sûr de son silence. Et si je levais les yeux au ciel, c'était moins par souci du salut

de mon âme dont on venait au catéchisme de nous rebattre les oreilles, que par plaisir tout bonnement. L'ardoise des toitures détrempées renvoyait aux nuages leur propre reflet. Le ciel vidé chassait d'ultimes ombres en déroute. Au soleil revenu, la Loire offrait son sentier lumineux. Il est urgent maintenant de préparer ma visite. Le curé n'en reviendra pas que je veuille lui causer. J'avoue qu'au fil du temps, malgré mes réticences du début, il se montre plutôt cool. Et puis il n'est pas trop regardant, ce qui m'arrange bigrement, incapable de me rappeler la moindre prière ! Les paroles des derniers tubes me sont plus commodes. Agenouillée et mains jointes, je marmonne après les confessions, un temps que j'estime suffisant. De toute façon, il n'y a pas, contrairement en classe, d'interrogations. Et puis, je suis rassurée qu'il soit tenu au secret d'absolument tout ce que je veux lui déballer.

Je devine qu'à travers la grille du confessionnal, les sourcils épais du père ondulent au fil de mes mots. Je passe sur l'« eau du robinet », qui, entre nous soit- dit, remplit parfaitement son office pour le plonger direct dans le grand bain de mes préoccupations. J'imagine que pris dans les phares de ma détermination, il n'aura d'autre choix que de dire la vérité. J'entends à son raclement que je viens de lui poser une colle. Ce dont je me doutais, bloquée moi-même sur le sujet. « Hum ! » commence-t-il troublé. « Je ne suis pas spécialiste en la matière, ni certainement le mieux placé pour t'en parler. Il est de mon devoir cependant de soulager ta conscience, de dissiper tes doutes et de te rassurer. Pour ce que j'en sais, ta maman, vraisemblablement, porte en elle la promesse miraculeuse de la vie. Tu vas avoir un petit frère ou une petite sœur. »

Je comprenais tout maintenant, apaisée, souriant du bonheur prochain de cette surprise. J'abandonnais à mes parents le privilège de l'annonce, leur laissant croire que j'ignorais leurs cachotteries. Je venais d'entrer dans la cour des grandes, consciente désormais que le silence des adultes m'épargnait. Que les secrets, parfois, préservent la tranquillité familiale et que ma vie m'appartient. Je quitte ce monde de l'enfance, redevable au curé de sa discrétion. Le moment est venu, je crois, de consigner tout ça dans un journal intime. Quant au garçon que je vois en cachette, rien ne presse avant d'en parler à la maison.

Poison de secret !

Flor Ann Aubad

— Tata, tu sais que l'Abbaye de la Clarté-Dieu va être rénovée grâce au Loto du Patrimoine ?

— La vieille abbaye à Saint-Paterne-Racan ? Oui, j'ai vu un reportage sur FR3.

— Hier, j'en ai parlé à Papa et Maman, pensant que ça leur ferait plaisir de le savoir. On y était allés une fois, quand j'étais ado. Quand j'ai prononcé ce nom, Papa s'est mis brutalement en colère. Maman a immédiatement changé de sujet. Je n'ai rien compris à leur comportement. C'est quoi tout ce mystère autour de ce lieu ?

Tata Corinne, la femme de mon oncle Thierry, le petit frère de mon père, est la seule personne de ma famille à qui je peux me confier. Elle m'écoute, elle. Et elle n'est pas langue de bois, comme mes parents ou mes grands-parents.

— Tu le connais, ton père. Il se met vite en colère !

— Ouais, grave... C'est bizarre, quand je repense à ce voyage, j'ai un sentiment de malaise. C'était il y a une dizaine d'années, je devais avoir douze ou treize ans. Je me rappelle que j'avais été malade dans la voiture. J'avais vomi en arrivant. On s'était garé sur le parking, occupé par une dizaine de motos. Papa avait râlé car le groupe de motards faisait trop de bruit à son goût. Heureusement, ils étaient tous partis quelques minutes après notre arrivée et nous avons pu nous promener autour de l'abbaye en toute tranquillité. C'était une ruine. Seul le chant des oiseaux venait troubler le calme.

— Tu en gardes un souvenir précis, on dirait.

— Je l’avais oublié mais tout m’est revenu d’un coup quand je leur en ai parlé. J’avais ramassé trois brins de muguet sauvage pour les offrir à Maman. Quand Papa a vu le bouquet, il s’est mis dans une colère noire. Il me l’a arraché des mains et l’a jeté, sans aucune explication. Nous sommes repartis aussitôt, dans un silence de mort.

— Ma chérie, c’est à ton père de t’expliquer pourquoi il a réagi ainsi.

— Tu la connais, toi, cette abbaye ? Tu y es déjà allée ?

— Oui, ton oncle m’y a emmenée quelque temps après notre mariage. Nous avons fait une randonnée dans les bois avoisinants puis, au retour, il m’a révélé un secret.

— Un secret concernant ma famille ?

— C’est ça, ma grande. Mais, avec ton oncle, nous n’en avons jamais reparlé. Ton père ne voulait pas le partager, certainement pour te protéger.

— Je ne suis plus une gamine ; j’ai le droit de savoir maintenant.

— Je suis d’accord avec toi mais ce n’est pas à moi de t’en parler.

— Tu en as trop dit maintenant. Tu sais comment il est, Papa ! Il ne me dira jamais rien. Et Maman, si elle est au courant, elle aura trop peur de dévoiler un secret si longtemps gardé. S’il te plaît, dis-moi tout !

— Ça concerne ton père et sa famille. C’est à lui de te raconter son histoire familiale.

D’habitude, je laissais tomber, ne voulant pas contrarier mon père qui avait tendance à se mettre en colère sans raison apparente et à susciter une incompréhension totale, même de sa famille. Mais cette fois, je décidai de chercher par moi-même à comprendre.

Le soir même, à peine rentrée chez moi, je fis des recherches sur la famille de mon père à l’aide d’un site de généalogie en ligne. Avec quelques mots clés bien choisis, je trouvai assez facilement des informations sur mes grands-parents paternels. A la lecture, j’en eus le souffle coupé. Mon cœur se mit à accélérer à toute vitesse. Je n’osais plus regarder l’écran, ne pouvant croire ce que je lisais.

C’était cela, le secret de famille caché pendant toutes ces années, ce qui mettait mon père en colère sans raison, ce qui empoisonnait nos vies depuis des années.

Des tonnes de questions m’assaillirent, me laissant totalement assommée par cette découverte. Terrassée, je décidai d’en parler d’abord à ma mère.

Absolument déterminée à comprendre la vérité que j’avais découverte, je retournai chez mes parents le week-end suivant et profitai du moment où mon père était parti chercher le pain pour parler à ma mère. Nous étions dans la cuisine. Elle rangeait la vaisselle.

— Maman, il faut qu'on parle. J'ai fait des recherches et je sais tout sur l'histoire de la famille de Papa. Je suis au courant pour Élisabeth, sa petite sœur.

Ma mère laissa tomber le saladier en plastique qu'elle était en train d'essuyer et qui rebondit sur le sol carrelé de la cuisine. Je me précipitai pour le ramasser. Ma mère s'assit, la tête dans les mains. Un long silence s'installa.

— Maman, s'il te plaît, parle-moi. Papa ne voudra jamais rien me dire. Il y a un rapport avec l'Abbaye de la Clarté-Dieu ? Pourquoi m'avoir emmenée là-bas lorsque j'avais treize ans ? Pourquoi avoir refusé de m'en parler, maintenant que je suis adulte ? Ça fait près de cinquante ans. Pourquoi est-ce que mes grands-parents n'ont aucune photo d'Élisabeth chez eux ? Elle releva lentement la tête et inspira bruyamment. Des larmes coulaient sur ses joues.

— Je sais seulement ce que ton père m'a dit. Tes grands-parents ne m'en ont jamais parlé, eux. Elle inspira de nouveau, se redressa et me regarda droit dans les yeux. Je ne l'avais jamais vue aussi déterminée.

— Quand ton père était enfant, il a effectivement eu une petite sœur qui s'appelait Élisabeth. Elle est morte lorsqu'elle avait trois ans. Ton père en avait cinq. C'était au début des années soixante-dix, avant la naissance de ton oncle Thierry. Ton père m'a tout raconté, mais seulement une fois, juste après ta naissance. Je crois qu'il s'est toujours senti responsable, même s'il n'était qu'un enfant quand ça s'est passé.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? C'était un accident ?

— Oui, on peut dire ça. Ça s'est passé un dimanche, après une sortie en famille à l'Abbaye de la Clarté-Dieu. Le soir, elle ne se sentait pas bien et avait vomi. Puis elle s'était endormie très vite. Ses parents, tes grands-parents, avaient pensé que le voyage l'avait fatiguée et l'avaient couchée avant le dîner. Et le lendemain matin, elle ne respirait plus.

— Oh, mon dieu, c'est affreux. Pourquoi est-ce qu'ils ne l'avaient pas emmenée aux urgences ?

— A l'époque, on n'allait pas aux urgences pour un simple vomissement. Comme elle s'était endormie, ils avaient pensé que le sommeil lui ferait du bien. Ils auraient certainement contacté leur médecin de famille le lendemain matin, si son état ne s'était pas amélioré. En tout cas, c'est ce que ton père m'a raconté.

Ma mère baissa de nouveau la tête et essuya ses joues, lessivées de larmes.

— Mais elle est morte de quoi ?

— Pendant la balade autour de l'abbaye, elle avait ramassé un petit bouquet de fleurs. Au retour, il était posé à côté d'elle, sur la banquette arrière de la voiture, et elle avait goûté quelques fleurs qu'elle avait dû prendre pour des bonbons. Ton père était assis à côté de sa petite sœur.

Mais il n'avait rien vu car il avait dormi pendant tout le trajet du retour. Il n'avait que cinq ans. Élisabeth s'est empoisonnée après avoir mangé des clochettes de muguet.

— Mais c'est terrible. Je comprends que Papa n'ait pas voulu m'en parler quand j'étais enfant. Mais maintenant, pourquoi tant de mystère ? Cinquante ans se sont écoulés depuis. J'ai le droit de savoir que j'ai eu une tante, même si je ne l'ai pas connue. Cette histoire a littéralement empoisonné notre vie de famille.

— Je sais. Lorsque nous sommes allés à l'Abbaye de la Clarté-Dieu, quand tu avais treize ans, nous avions prévu de te le dire. C'était même la raison principale de notre sortie, ce jour-là. Mais Papa s'est mis tellement en colère qu'il ne l'a pas fait. Après, c'était impossible de lui en parler. Tu as vu comment il a réagi l'autre jour quand tu as évoqué l'Abbaye ? Pour lui aussi, c'était difficile de supporter le poids de ce secret que ses propres parents lui avaient imposé. Il a perdu sa petite sœur et n'a jamais pu en parler, pour ne pas dévoiler ce tabou familial.

— Maman, je ne veux plus vivre avec tous ces non-dits. Maintenant, ce n'est plus un secret puisque je sais tout. Il faut que Papa m'en parle directement sinon je ne reviendrai plus vous voir. Je te promets que ce n'est pas une menace en l'air. Après tout, il n'y est pour rien, lui. Il est aussi victime, d'une certaine façon. Alors pourquoi tant de secret ? Pourquoi est-ce que ses parents lui ont imposé cela ? Est-ce qu'ils se sentaient coupables ? Comment un dramatique accident peut-il gâcher la vie d'une famille sur plusieurs générations ?

Quelques semaines plus tard, ma mère m'appela pour me demander de revenir à la maison. Elle avait parlé à mon père. Il acceptait de me raconter son histoire, sa version, son secret.